

RTP 601p

LES PLAIES SOCIALES



La Pègre

Etudes réelles sur les Malfaiteurs
et leurs procédés

PAR

Eugène VILLIOD

DÉTECTIVE

Officier de l'Instruction publique
Titulaire de la Médaille d'honneur
Auteur de nombreux ouvrages sur la Criminalité



CHEZ L'AUTEUR

37, Boulevard Malesherbes, 37

PARIS (VIII^e)

601p

RTP

OUVRAGES DE M. EUGÈNE VILLIOD, DÉTECTIVE

.....

COMMENT ON NOUS VOLE, COMMENT ON NOUS TUE

En publiant : **Comment on nous vole, Comment on nous tue**, le détective Eug. Villiod nous donne une étude vécue, marquée au coin de l'observation directe et de l'expérience professionnelle.

C'est un examen technique, d'un très grand intérêt documentaire, des divers modes de la criminalité. Réunis dans un classement rationnel, tous sont étudiés en détail sous une forme animée, que rendent plus vivante encore de nombreuses figures photographiées représentant les malfaiteurs en action.

Ce livre est, avant tout, une œuvre de *préservation sociale*.

LA MACHINE A VOLER

La Machine à voler met les joueurs en garde contre les innombrables escroqueries journallement commises au baccara, dans les cercles et casinos. Les autorités se sont émues de ses révélations, et c'est grâce à elles que des mesures de police ont été prises à l'égard de certains tripots où les joueurs, sous les apparences les plus mondaines et les plus accueillantes, étaient odieusement dépouillés.

COMMENT ON NOUS VOLE AU JEU

Dans **Comment on nous vole au jeu**, Eugène Villiod poursuit l'œuvre entamée dans **La Machine à voler**. Il explique au lecteur les moyens employés par les grecs pour dévaliser leurs victimes aux jeux autres que le baccara, jeux dits de société, et que pratiquent, même dans le meilleur monde, certains professionnels de la tricherie.

LES BANDES NOIRES

Dans les **Bandes noires**, le détective Eugène Villiod présente sous leur physionomie réelle, tous ces négociants ou courtiers marrons qui, associés plus ou moins tacitement, exploitent aussi bien les acheteurs des ventes publiques que les producteurs de l'agriculture, de l'industrie, du haut négoce, en un mot, qui s'attaquent aux sources de la richesse et à l'épargne.

Tous ces volumes sont envoyés, franco, contre mandat-poste de 3 fr. 50, adressé à M. Eugène VILLIOD, détective, 37, boulevard Maiesherbes, PARIS (8^e).



LA PÈGRE

D'après les étymologistes, le mot *pègre* vient du latin *piger, pigri*, paresseux. L'origine de ce terme d'argot en précise le sens. La *pègre*, c'est tout ce monde, équivoque d'allures, qui, voulant mener la vie facile, sans en demander les moyens au travail régulier, a recours aux méfaits, pour satisfaire ses dangereuses et méprisables passions.

La *pègre*, c'est la tourbe des malandrins qui ne subsistent que du vol, pratiqué plus ou moins largement, plus ou moins brutalement, plus ou moins intelligemment, et qui, à l'occasion, ne reculent pas devant l'assassinat, pour écarter un obstacle ou supprimer des témoins gênants.

Le *pégriot* n'a pas d'âge. Il va du bambin vicieux ou abandonné qui débute par de menus larcins à la devanture des épiciers, au *cheval de retour* que les maisons centrales libèrent périodiquement, ou que le bagne laisse échapper, à moins que le bourreau, un beau matin, ne lui fasse payer sa dette.

Pégriot, le gamin qui fait l'école buissonnière et se fait la main en pratiquant le vol à l'étalage ! *Pégriot*, le pâle voyou qui déserte l'atelier pour flâner dans les squares ou déambuler sur les boulevards extérieurs, et dont l'oisiveté s'entretient des subsides de la drôlesse éhontée qui fait commerce de sa chair. *Pégriot*, le « travailleur à la dure », qui guette, pour le dévaliser, l'ouvrier qui s'attarde les jours de paye ! *Pégriot*, le cambrioleur dont l'audace compromet la sécurité de nos foyers ! *Pégriots*, les associés des bandes qui exploitent la crédulité des naïfs à la descente des trains, raflent l'argent des gobeurs à l'abord des champs de courses, dans les trains de banlieue ou les grands express, dans les cercles et casinos. *Pégriots*, les gens des bandes noires et les banquiers marrons, lanceurs d'affaires véreuses ! *Pégriots*, tous ces êtres malfaisants qui, adonnés à la paresse, mère de leurs vices, conspirent contre la paix sociale, et, qu'ils soient de haute ou basse *pègre*, vivent en guerre ouverte contre la société !

La *pègre*, c'est l'armée du crime, contre laquelle nous vous aiderons à vous tenir en garde, en vous la montrant à l'œuvre dans ses modalités les plus communes.

EUGÈNE VILLIOD.



PICKPOCKET VOLANT A L'ÉPERVIER

TIREURS ET PICKPOCKET

Le mot *pickpocket*, bien que d'origine anglaise, a acquis une assez fâcheuse notoriété pour nous dispenser de le définir.

Ces « piqueurs de poches » ne sont que les indignes héritiers de l'espèce de malfaiteurs que nos aïeux appelaient *voleurs à la tire* ou *tiraillons*. Ils travaillent dans les poches des *pantes*, pour y subtiliser le porte-monnaie ou *morlingue*, le portefeuille ou *lasagne* (de *lasagner*, écrire), la montre ou *bobinot*, sans oublier la chaîne, que, dans leur langage pittoresquement imagé, ils appellent la *bride*.

En général, les tireurs ou tiraillons travaillent isolément ; le nom de *pickpocket* est plus spécialement attribué à ceux qui opèrent en bandes. Ces bandes ont une extrême mobilité de déplacement, qui les rend encore plus redoutables, et se composent le plus souvent de voleurs internationaux.

Des femmes — ou tireuses — même se livrent à ce genre de « travail », car pour ces malandrins, par un singulier abus des mots, voler, c'est « travailler » ; une fructueuse opération de vol devient du « beau travail » ; par une curieuse ironie, ces oisifs, qui volent pour vivre à ne rien faire, se qualifient entre eux « d'ouvriers ».

Autour des bureaux d'omnibus ou à l'intérieur de ces véhicules, aux heures de presse ou les jours d'exposition dans les grands magasins, tireurs et tireuses se livrent à leurs exploits, profitant des poussées de la foule pour opérer plus à l'aise et plus sûrement. Tantôt ils fendent les poches où ils ont senti le *morlingue*, objet de leur convoitise, à l'aide du *sacail*, couteau fait d'un fragment arrondi de lame de rasoir, ou des *faucheurs*, ciseaux courts et bien affilés. Tantôt ils *tamisent*, c'est-à-dire filent les doigts, pouce, index et majeur, au long de la poche, en partant du fond pour faire remonter à l'orifice le *morlingue*, qu'il ne leur reste plus qu'à saisir. Souvent aussi, leurs mouvements, si agiles, si subtils, sont masqués par l'*épervier*, manteau ou pardessus jeté sur le bras avec une négligence affectée, et dont le but est de dissimuler les insidieuses manœuvres de la *tire*, aussi bien à l'infortuné *pante* qui en est victime, qu'aux regards des indiscrets qui pourraient donner l'alarme soit au volé, soit aux agents.



PICKPOCKET OPÉRANT SEUL

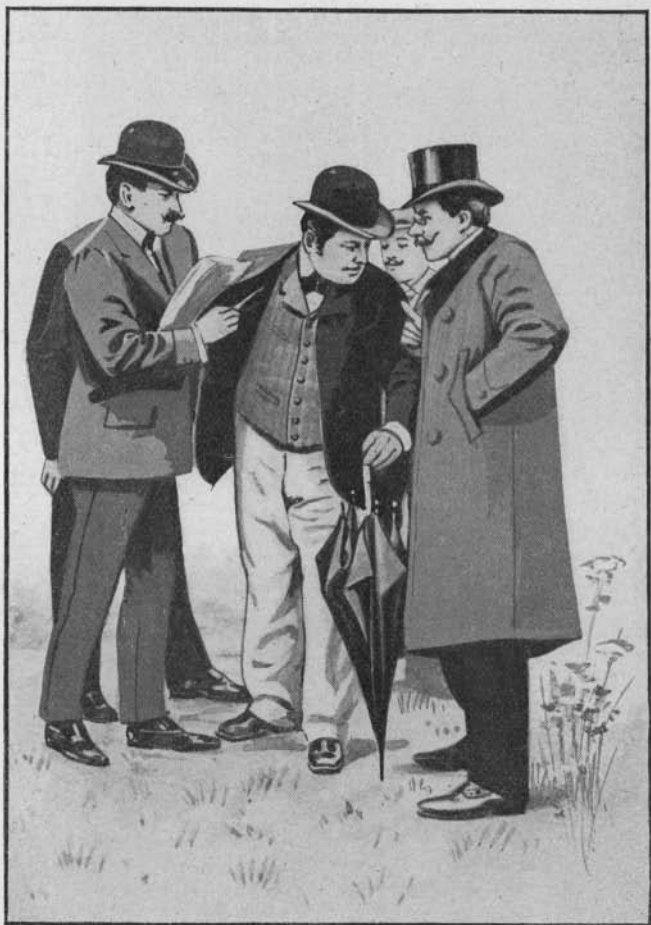
LES MONTÉES AU DUR

Les véritables pickpockets travaillent en bandes, dont les associés se partagent la besogne. Celui qui opère les soustractions a nom la *main* ; ses complices sont les *leveurs* ou *lones*, dont le rôle est de presser, de heurter, d'isoler, de rabattre la victime ; un dernier complice ou *coqueur*, se tient à proximité, de façon à recevoir l'objet volé, qui lui est remis rapidement et subrepticement.

Car l'essentiel est d'échapper à la police, dans le cas où le volé, s'apercevant du méfait, jettera les hauts cris et portera ses soupçons sur les individus qui l'ont heurté ou frôlé. S'ils étaient trouvés porteurs des objets enlevés, ils seraient pincés du coup. Mais n'ayant rien sur eux, il leur est facile alors d'exciper de leur innocence. Il en est parfois qui vont jusqu'à exiger des excuses de l'infortuné qu'ils ont diaboliquement détroussé.

Cette variété de malfaiteurs fréquente les agglomérations de foule, partout où il a prétexte à *rade* ou à *trêpe* (rassemblement), tels que salons, expositions, *lègres*, ou marchés et foires de province ; *priantes*, églises les jours de grandes fêtes ou de grands mariages ; *montées au dur*, c'est à-dire foules qui se pressent dans les gares au départ des trains de grandes lignes ou de bains de mer. Beaucoup choisissent de préférence les *grands durs* ou trains de luxe, où leur besogne est facilitée par le dispositif des wagons-couloirs.

En principe, ils travaillent « ventre à ventre » avec leur victime, leur bras gauche masquant, à l'aide de divers artifices, la besogne « d'agrippage » qu'accomplit leur main droite. Dans les couloirs des wagons modernes, où les chassés-croisés sont si fréquents, quand la bande ne manœuvre de façon à les provoquer, la *main* s'abrite derrière un journal négligemment déployé, pour dévaliser le pante, à moins qu'elle ne profite des embarras résultant de l'installation dans les compartiments, au moment où chacun, en vue d'un long trajet, fait des déplacements précipités pour s'assurer une place convenable ; ou encore de l'instant où l'attention du pante est adroitement attirée par quelque incident de départ, provoqué à dessein par les comparses du principal acteur.



PICKPOCKETS OPÉRANT EN BANDE

LES VOLEURS A L'ESBROUFFE

C'est dans le *vol à l'esbrouffe* qu'apparaissent toute l'audace, toute l'habileté de manœuvre des maîtres pickpockets. Le *leveur* se met d'abord en quête d'une victime, qu'il trouve en se plaçant à l'affût des gens qui viennent de faire un prélèvement dans un établissement financier. Il repère la position du portefeuille contenant les valeurs, et qui peut se trouver *en lune à la bonne* dans la poche droite du haut de la jaquette ou du veston ; *en lune à la manque* dans la poche gauche ; *en grande à la bonne* ou *à la manque*, dans les poches inférieures, droite ou gauche.

Signalé par un *dus* ou signe conventionnel, le pante est « pris en filoché » par les affiliés de la bande, qui le serrent de près à la faveur d'un encombrement de voitures, d'une agglomération de foule, en un point quelconque de la voie publique.

L'un ou l'autre des complices ou *lones* porte à la main une valise ou *valdingue*, qui lui donne l'air d'un provincial en voyage. Lors de « l'attaque », c'est lui qui heurtera, comme par inadvertance, la victime, qui, naturellement, se retournera en jurant et lui reprochant sa maladresse. A cet instant, les autres lones la heurtent aussi, comme s'ils étaient eux-même bousculés par le pante. C'est alors le moment psychologique : il est bref, mais admirablement utilisé. La *main*, c'est-à-dire l'opérateur chargé d'accomplir le vol, toujours le bras chargé d'un plaid, d'une couverture de voyage, d'un pardessus destiné à former *épervier*, se présente de face au pante et le croise en manœuvrant pour lui enlever le portefeuille, objet des convoitises de l'équipe. De deux doigts, il est remonté, amené au bord de la poche, d'où il est rapidement sorti par un léger mouvement de bascule. Le lasagne (portefeuille) est alors de bonne prise ; il est, comme on dit : « enchristé ». Sur le mot « vendu », jeté comme par hasard, les lones bousculent le pante, de façon à le séparer de la *main*, qui a rapidement passé le lasagne au *coqueur*, qui se tenait à proximité. Peu après, la bande se retrouve dans un endroit convenu, pour « décarpiller » ou vider le portefeuille, dont elle se partage le contenu.



VOL A L'AMÉRICAINÉ
(A la Gare.)

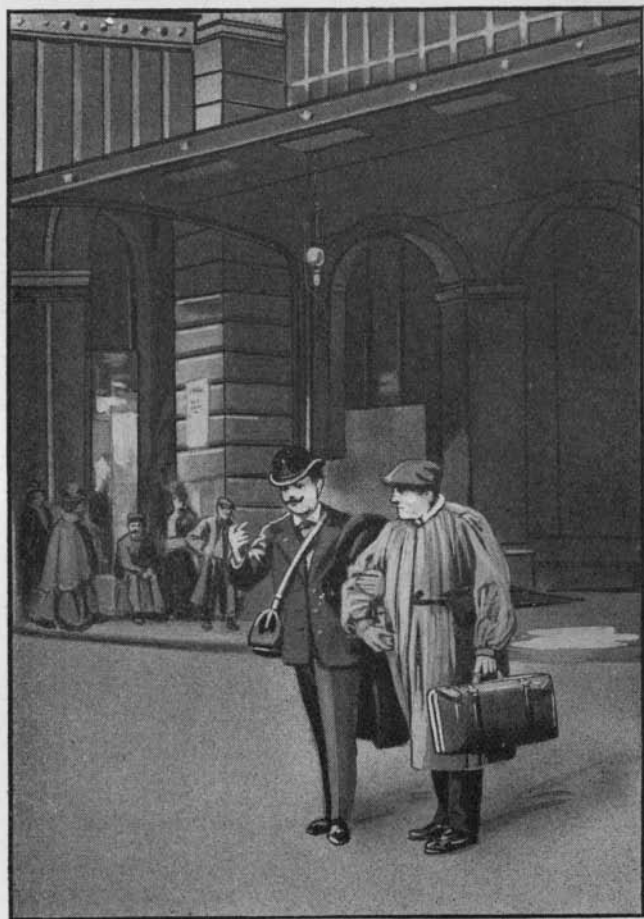
LE VOL A L'AMÉRICAIN

Un coup banal, dont les journaux nous entretiennent chaque jour, et que la foule ignorante s'étonne de voir invariablement réussir. Il doit son nom à ce qu'il se faisait d'abord au détriment d'émigrants revenant d'Amérique, après fortune faite.

C'est une variété du vol dit au *charriage* ; c'est l'ancien coup dit de « ma tronche », parce que les voleurs « se payaient la tête » ou « tronche » de leur victime.

Il se faisait par trois opérateurs : le *leveur*, habile physionomiste, qui devinait le panté possible, dans le nouveau débarqué, avec lequel il prenait langue, servant ainsi de rabatteur et faisant faire au *gogo*, à la « poire », la connaissance du *trimballeur*, comparse s'introduisant dans ses bonnes grâces et le conduisant dans les lieux consacrés aux plaisirs faciles. Là, comme au hasard d'une rencontre, le trimballeur mettait la poire en rapport avec le *chiqueur*, véritable grand premier rôle, et comédien accompli.

La glace rompue, trimballeur, poire et chiqueur au cours d'un copieux dîner entraient dans la voie des confidences mutuelles : la « poire » énumérant naïvement ses richesses ; le trimballeur profitant de l'absence momentanée du chiqueur pour le représenter comme un richard bon garçon, mais faisant trop la fête et qu'il fallait mettre en garde contre ses propres égarements ; le chiqueur confirmant par des aveux candides les dires du trimballeur. A un moment donné, le chiqueur, simulant une entrée et une sortie dans une étude de notaire, prétend en revenir bourré de billets de banque, puis prétextant une noce scabreuse à faire, propose à la poire, en qui il a toute confiance, de le faire dépositaire de partie de son avoir, qu'il ne veut pas exposer aux risques d'une nuit de bombe. Le dépôt se fait dans le portefeuille de la poire, qu'on a remarqué, et dont on s'est procuré le similaire. Au moment du dépôt, une « coupure » habile distrait la poire ; un subtil tour de passe-passe substitue au portefeuille contenant ses billets et ceux du chiqueur, un autre portefeuille bourré de vieux papiers, que la poire met tranquillement en poche. Les deux compères s'éclipsent, et le tour est joué.



LE VOL A L'AMÉRICAINÉ
(L'amorçage.)

LEVEURS ET BONNARDS

Le tour que nous avons exposé ci-dessus, son mécanisme aident à comprendre les procédés modernes du vol à l'Américaine, qui n'en sont que des dérivés et s'exécutent bien plus simplement, puisque d'ordinaire, les complices se contentent de n'être plus que deux pour mener à bien l'opération. Celle-ci se fait au détriment des domestiques de grandes maisons, très hâbleurs sur le fait de leurs économies, et grands joueurs, par esprit d'imitation : ils singent leurs maîtres !

Le *leveur* qui s'est fait une tête de domesticité, est flanqué d'un compère ou *bonnard* (type bon à faire) qui se donne les allures d'un provincial naïf et frais débarqué à Paris.

Le *bonnard* laisse croire qu'il « a le sac » et qu'il veut goûter aux plaisirs de la capitale. Le *leveur* donne à entendre au larbin authentique (la poire) que c'est là un pigeon facile à plumer. Si la poire acquiesce, on fait boire le *bonnard* ; on le fait jouer, il perd ; le lendemain, les parties recommencent plus grosses ; cette fois, la poire se voit râfler son bel argent ; une idée lui vient alors, celle que le *leveur* lui a insinuée hier : achever de griser le *bonnard* et en profiter pour lui enlever le portefeuille où il a renfermé son gain.

Le *leveur* va chercher une voiture pour assurer la fuite de la poire, qui profite de son absence pour enlever le portefeuille du *bonnard*, qui simule l'homme ivre endormi.

Le coup fait, la poire gagne la voiture, s'éloigne en hâte. Il n'est pas loin, que déjà *leveur* et *bonnard* ont gagné du pied, et pour cause. Quand la poire ouvre le portefeuille enlevé où il croyait retrouver et son propre argent et celui du *bonnard*, il ne rencontre que des billets de banque de la Sainte-Farce.

Il est victime d'un « cambutage » ou substitution de portefeuille, à laquelle s'est livré le *bonnard*, sans que sa dupe y vit goutte.

Lui, qui pensait si bien prendre le naïf provincial si candide et si prompt à s'enivrer, est pris au propre piège où il croyait faire tomber un malandrin dont la moralité n'est guère inférieure à la sienne.



VOL A L'AMÉRICAINNE
(L'échange du portefeuille.)

LE CHARRIAGE A LA DESCENTE DU TRAIN

Se pratique communément autour des gares à l'arrivée des trains dont débarquent les provinciaux. Comporte, pour être accompli, un *leveur* et un *bonnard*. La victime est choisie parmi ces *demi-sels* ou *verdassons*, qui, leur avoir en poche, débarquent de leur département pour faire la conquête de Paris. Souvent le leveur les piste depuis un moment, ayant pris langue avec eux dans le train, et à l'aide d'un *dus* les signalant au bonnard, qui les accoste, en se donnant l'accent d'un Anglais ou d'un Américain. Le bonnard prie le verdasson de le renseigner ou de lui servir de guide : c'est l'amorçage. Naturellement, ces services ne lui seront rendus que contre récompense monnayée.

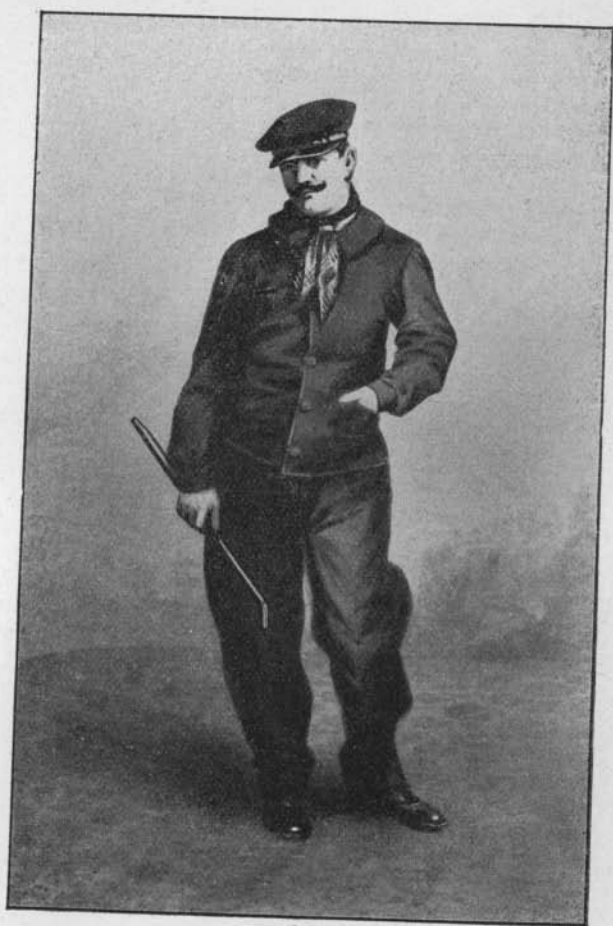
On entre dans un débit de boisson ; on se rafraîchit ; on cause. Le bonnard, venu à Paris pour de grosses affaires, ouvre avec affectation sa sacoche pour exciter la convoitise de son compagnon par l'étalage des richesses qu'il lui laisse entrevoir.

Lorsqu'il le sent suffisamment allumé, lorsqu'il voit à certains indices que le verdasson est capable de « marcher », le bonnard, sous un prétexte ou un autre, lui propose de lui confier sa sacoche, en le priant de l'attendre, pendant qu'il ira faire une course urgente.

Le verdasson ne demande pas mieux que de lui rendre ce service ; mais l'autre, en compensation de la confiance qu'il lui accorde et de l'importance des valeurs dont il le fait le détenteur momentanément, lui demande une garantie.

Le verdasson qui a son idée de derrière la tête ne demande pas mieux et n'hésite pas à lui remettre, avec les deux ou trois billets de mille qu'il contient, son propre portefeuille. Accepté, et voilà le bonnard parti. Il n'est pas bien loin, que le verdasson s'éclipse à son tour, se disant à part soi qu'il aurait tort de laisser échapper une si facile occasion de s'enrichir. Il n'est qu'une chose qu'il n'a pas prévue : c'est que la fameuse sacoche ne renferme que des paperasses maquillées et sans valeur. En général, il se garde bien d'aller porter plainte : il n'est lui-même qu'un personnage peu scrupuleux, et qui n'a accepté le troc momentanément qui lui fut proposé, qu'avec l'arrière-pensée de disparaître avec la sacoche qu'il supposait gonflée de richesses, dès qu'il en aurait la possibilité.

Il n'est, en un mot, qu'un voleur volé par un autre plus habile.



LE « MONTE-EN-L'AIR »

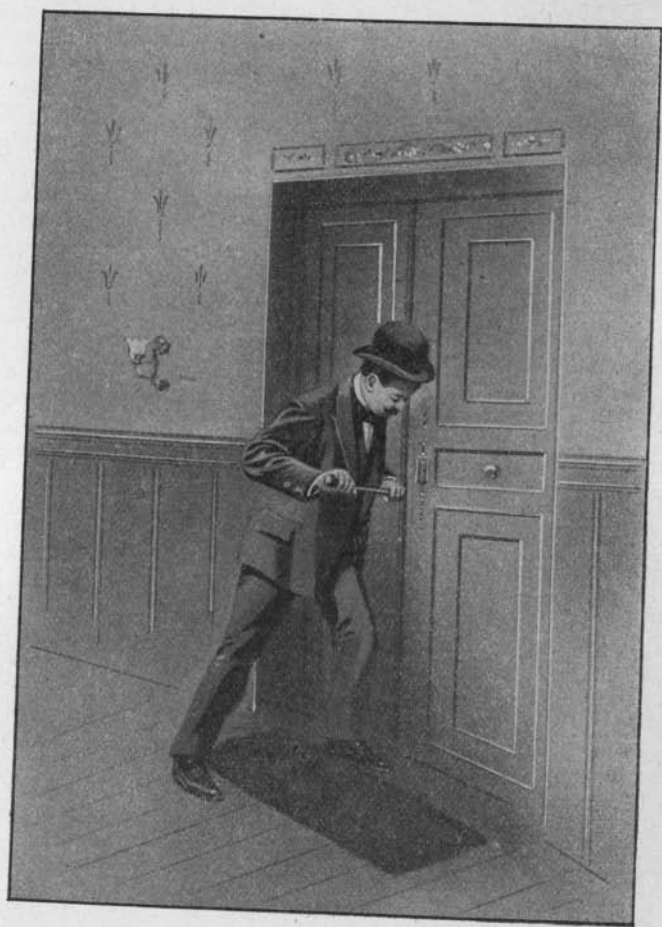
LES MONTE-EN-L'AIR

Sous ce nom significatif, on désigne les dévaliseurs d'appartements, de chambres ou *cambriones*. Le terme *monte-en-l'air* s'applique plus particulièrement aux spécialistes qui visitent les chambres du sixième, affectées aux domestiques ou occupées par des ouvriers ou ouvrières absents dans la journée. On les appelle encore *caroubleurs*, parce qu'ils font usage de *caroubles* ou fausses clefs. Ceux qui font l'effraction violente des portes sont désignés sous le nom de briseurs. Ils recherchent principalement l'argent et les bijoux, mais ne dédaignent pas les autres objets de quelque valeur, qu'ils sont toujours sûrs de vendre à des recéleurs, *fourgues* ou *fourgats*, leurs complices indirects.

Souvent les cambrioneurs opèrent en bandes. Ce sont de jeunes vauriens encore inexpérimentés et qui « travaillent au pur flan », c'est-à-dire au hasard. Leur principal instrument de travail est un levier court, coudé d'un bout en pied-de-biche ; c'est la fameuse pince-monseigneur, facile à dissimuler, mais avec laquelle on force facilement les portes légères des chambres des étages élevés. Pendant que deux ou trois d'entre eux, avec l'autorisation d'une concierge naïve, exécutent un concert dans la cour, et détournent ainsi l'attention des autres locataires, un ou deux des affiliés de la bande montent aux étages supérieurs dont ils savent les locataires absents et y font leur razzia en toute tranquillité. Les chansons que débitent les complices représentent une véritable télégraphie conventionnelle leur indiquant qu'ils n'ont rien à craindre pour l'instant, ou que la situation devient critique et qu'il est temps de déguerpir.

Leur butin rassemblé, après avoir forcé malles, armoires, tiroirs, raflé argent, bijoux et tous objets commerciables faciles à dissimuler, les opérateurs s'esquivent en profitant de l'inattention générale des locataires de l'immeuble et de la concierge, absorbés par l'audition du concert qui continue de plus belle.

Quand on s'aperçoit du vol, les malfaiteurs sont déjà loin, en quelque bouge où les chanteurs sont venus les rejoindre, pour avoir leur part du butin.



CAMBRIOLEUR FORÇANT UNE PORTE



LE CAMBRIOLEUR SOLITAIRE

Celui-là vole tout, même son nom ; il est plus exact de le qualifier de cambrioleur opérant *solitairement* ; car, lui aussi a des complices. Il fait les « beaux cambriolages », qui ont besoin de plusieurs concours pour être réussis. D'abord, l'indicateur, ou préparateur du coup : ancien domestique, gagne-petit admis dans les appartements pour de menues réparations de faïences ou objets d'art qu'on a le tort de ne pas confier à des spécialistes, employés malhonnêtes, rastaquouères profitant d'anciennes relations mondaines ou d'indiscrétions arrachées à des serviteurs naïfs, etc. Puis, le *fourgue* ou recéleur, qui aidera à écouler le produit du vol. Enfin l'opérateur, choisi parmi les professionnels, et souvent « cheval de retour », et auquel on adjoint parfois un ou plusieurs guetteurs.

Entre les complices, l'opération se débat comme une affaire commerciale. En général l'opérateur travaille « au pied », c'est-à-dire a pour sa part la moitié du produit du vol ; le reste étant réparti entre ses auxiliaires. Le *cambrio* (opérateur) est choisi parmi ceux qui, outre leurs capacités professionnelles, se recommandent par leur souci de tenir leurs engagements ; il ne faut pas qu'il « fasse les autres soldats », c'est-à-dire détourne à son propre profit tout ou partie des objets raziés.

Le *cambrio solitaire* préfère opérer « en douce » que violemment : « Casser (briser les portes), c'est *tomber* (se faire prendre) », disent-ils. Aussi, s'il est possible, et cela se peut avec des domestiques naïfs « allumés » autour d'un comptoir, il se procure les empreintes des serrures, qu'il ouvre facilement avec des *caroubles* spécialement préparées. Une fois dans l'appartement visé, en quelques minutes, le cambrio fait main basse sur tout ce qui peut être de quelque rapport. Quelquefois le désordre dans lequel le cambrioleur laisse l'appartement qu'il a visité n'est qu'une frime, une *coupure* destinée à détourner les soupçons ; en général, il sait où il va, et ce qu'il est sûr de rencontrer. Entré sous la forme d'un garçon livreur de magasin, il s'éclipse à la faveur des allées et venues du soir ou des sorties clandestines des domestiques. C'est un être éminemment dangereux, qui n'hésite pas à se faire assassin quand par hasard il est surpris.



GREC FAISANT L'EMPLATRAGE

LES GRECS

Les *grecs* ou *philosophes* sont des malfaiteurs qui tirent leurs moyens d'existence de l'escroquerie pratiquée au jeu. Il semble qu'ils doivent leur nom à ce que les Levantins se sont fait une fâcheuse réputation dans cet ordre de volerie, et à ce que l'ancienne Grèce fut la terre classique de la philosophie.

Le grec de bas étage opère, sous les apparences d'un jovial commis-voyageur, dans les cafés de province, où, en attendant le train, il rafle quelques louis aux indigènes du cru, ébahis de son habileté et de sa chance persistante, sans se douter qu'il a « corrigé le sort ».

D'un rang un peu plus élevé sont ceux qui travaillent dans les tripots dissimulés sous une étiquette fallacieuse, et dans les « maisons où l'on joue ». Ils y font des coupes sombres dans les portefeuilles des fils de famille naïfs qu'on y attire, le plus souvent, à l'aide de rabatteuses que les grecs appellent leurs *amazones* prêtes à offrir aux vaincus du jeu les consolations de l'amour facile. Ces pigeons sont rapidement plumés par le grec chef d'équipe et ses compères les « comtois ».

Mais ce n'est là que menu fretin. Le vrai grec, le « grec de la haute » a tout l'aspect du parfait gentleman et opère dans les cercles cossus et dans les casinos des stations balnéaires. Les « grecs de la haute » marchent en bandes ou « équipes » où les rôles sont partagés : *racoleur* ou *leveur*, qui rabat les gogos ; *tenancier*, gérant de tripot ; *mangeur* ou grand premier rôle, expert à tous les jeux, aussi bien ceux dits de commerce, que ceux dits jeux de cercle. Ces habiles exploitateurs de la sottise et de la vanité humaines se partagent les dépouilles en raison de l'importance de leur rôle. Tel touche une *part* ou *ped complet* ; tel autre, seulement une *demi-part* ou *bouquet*. Ce sont de véritables artistes prestidigitateurs qui, outre l'emploi des jeux biseautés, habilement substitués aux jeux corrects, possèdent à fond les formes classiques de l'escroquerie au jeu : *cambuter*, faire un change ; *quiller*, mettre les cartes dans un certain ordre, selon le coup préparé ; *filer*, ou distribuer une carte autre que celle qui doit être régulièrement donnée ; *emplâtrer* ou retenir une carte et la dissimuler dans la paume de la main, par pression du pouce sur une des faces ou des bords de la main sur ses côtés.

Pégrins de la haute, les grands grecs sont de redoutables malfaiteurs.



BONNETEUR « ENGAILLANT » DES GOGOS SUR UN CHAMP DE COURSES

LES BONNETEURS

Le bonneteur est un escroc de jeux, qui rasfle l'argent des naïfs, à l'aide d'un jeu dit *bonnet*, *cri* ou *bonneteau*, qui se joue à l'aide de trois cartes, deux rouges et une noire. Ces cartes tournées face en dessous, sont déplacées par le tenancier, *bonneteur*, ou *bonnichon*, ou *leveur*, qui les transpose après les avoir préalablement montrées. Le gogo qui se laisse entraîner à jouer gagne s'il indique l'exacte position de la carte rouge, perd s'il se trompe dans sa désignation.

Dès les premier coups, le pante est amorcé d'une part par des compères du bonneteur, des allumeurs, qui gagnent invariablement, et aussi par l'envoi opportun d'une « vanne à sesig », c'est-à-dire une passe directe, où l'individu le plus myope n'aurait aucune peine à retrouver la position de la carte rouge, sur laquelle se récupère le gain.

Tel est le mécanisme du jeu de bonneteau. Exercé primitivement par des individus à l'aspect vulgaire, aux abords des champs de course ou dans les terrains vagues voisins des fortifs, il a aujourd'hui ses artistes, ses grands metteurs en scène. De mise correcte, ils travaillent dans les grands durs, ou trains à grande vitesse ramenant les riches étrangers en France. L'équipe comprend le teneur et des *contres* ou *barons*, ses complices, qui, montés dans le même compartiment, n'ont pas l'air de le connaître. Le teneur, après avoir annoncé un jeu « nouveau, franc et loyal, le pampignolo de salon », étale ses cartes, s'adresse à l'un, à l'autre, sans succès ; puis l'un des barons se détermine à risquer un coup : c'est l'allumage. Les barons, un à un jouent, engrènent les voyageurs candides qui n'ont pu résister au plaisir de donner un conseil, qu'on relève par un défi et les voilà pris dans la partie. L'amour-propre et l'amour du gain s'en mêlant, le jeu marche d'un train d'enfer, et il n'est pas rare qu'à la descente du train, l'infortuné gogo ne soit soulagé de la plus grande partie de son avoir. S'aperçoit-il qu'il est victime d'une bande et essaie-t-il de s'échapper que les bandits savent l'en empêcher. Heureux encore, si leur apparaissant un pante « trop durillon » l'idée ne leur vient pas de le précipiter par la portière. Tels prétendus accidents de chemin de fer n'ont pas d'autre origine qu'un crime commis par des bonneteurs dans ces conditions.



BONNETEUR DES CHAMPS DE COURSE FAISANT PONTER

LES BONNICHONS DE BANLIEUE

Le *bonnichon* qui fait la banlieue, les allées des bois de Boulogne ou de Vincennes, la zone des fortifs, travaillait jadis sur une table à pliant ; maintenant, pour échapper aux poursuites des agents de la brigade des jeux, il se contente d'opérer sur un parapluie ouvert.

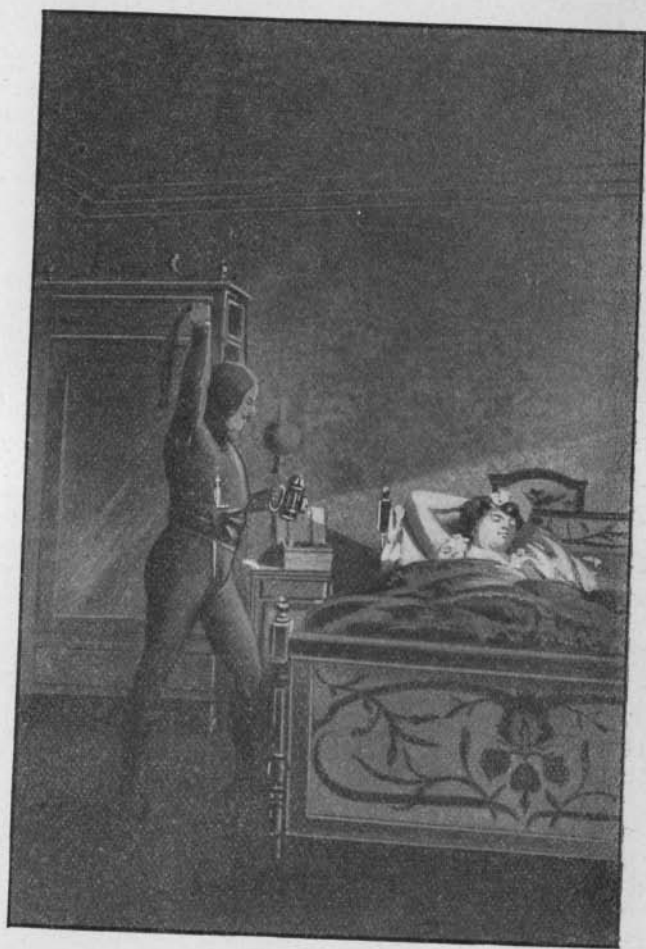
Lui aussi a ses *contres*, ou complices qui, mêlés à la foule, ont l'air de passants inoffensifs, que les boniments d'amorçage du *bonnichon* intéressent.

S'ils constatent que les poires « marchent » sans effort, ils se contentent de miser de temps à autre, dès qu'ils s'aperçoivent que la partie fléchit, ou qu'il devient nécessaire de rallumer l'ardeur qui s'éteint, par quelques gains réalisés au préjudice du bonneteur.

Au contraire, remarquent-ils que les « poires ne donnent pas », en semblant se faire tirer l'oreille, ils se risquent, sur des mises modestes. Le teneur, après les avoir fait débiter par quelques bons coups, conduit sa partie avec des alternatives de gains et de pertes, mais de façon que les gains de ses adversaires prédominent. Au bout de quelques minutes, grâce à d'habiles insinuations de *contres* qui ne jouent pas mais « allument » les gogos, la partie bat son plein, dans les conditions que nous avons exposées.

De temps à autre, le teneur « bigorne la brème », c'est-à-dire relève une des cornes de la rouge, pour « rallumer les poires » en augmentant en apparence leurs chances de gain. Cela dure jusqu'au moment où, très adroitement, le teneur a fait disparaître la bigorne de la rouge, pour bigorner une noire. Alors les pertes se succèdent, mais à son propre profit et pour le plus grand désappointement des gogos.

Quand le teneur sent qu'il a fait une ample moisson dans les poches des imbéciles, il s'éclipse sur un signe d'un compère qui annonce, avec effroi, l'approche de la police. Et le tour est joué.



LE RAT D'HÔTEL

LE RAT D'HOTEL

Le *rat d'hôtel* ou *rat* tout court appartient à la catégorie des grands voleurs internationaux. Bandit redoutable, souvent polyglotte, intelligent, affilié d'associations de malfaiteurs, disposant de nombreuses ressources intellectuelles, matérielles, pécuniaires. Ne fait que les « beaux coups », ceux qui rapportent gros ; ne s'attaque qu'à des « pantés de la haute ». Il travaille l'été dans les grands hôtels des plages ou des villes d'eau, et dans la dure saison, fait les stations hivernales. En route, ne dédaigne pas d'exercer, le cas échéant, ses talents de pickpocket émérite. Il suit, à la piste, la victime, riche commerçant, vivant ou noble dame, sur laquelle il a jeté son dévolu.

Il descend au même hôtel, où ses allures de gentleman distingué écartent les soupçons, et s'efforce d'obtenir une chambre contiguë à celle où il veut « travailler ». Il a comme outils : un fin stylet ou un assommoir formé d'une peau d'anguille bourrée de sable ou de grenaille de plomb ; une lanterne électrique à main ; un *ouistiti*, petit chef-d'œuvre de mécanique comportant des outils perfectionnés grâce auxquels il percera les cloisons et ouvrira sans bruit comme sans difficulté, les portes les mieux fermées. Après reconnaissance des lieux, par un trou percé dans la cloison, il projette à l'aide d'une fine canule, une atmosphère soporifique autour de la tête de sa victime dont il a repéré la place sur l'oreiller. Alors que tout le monde sommeille, il s'introduit dans sa chambre et la dévalise. Si ce moyen ne réussit pas, le rat d'hôtel entre dans la chambre dont il a forcé la porte, couvre la bouche de sa victime d'une éponge imbibée de chloroforme, et si besoin est l'assomme d'un coup de sa peau d'anguille bourrée de sable ou la frappe d'un coup de stylet. Pour se mieux dissimuler, se couvre d'un maillot fin, noir ou gris, porté à même la peau, et pourvu d'une cagoule qui masque son visage. Son coup fait, le lendemain, de bonne heure, le rat d'hôtel règle sa note et part, cependant que sa victime gît sur son lit, assommée, ou abrutie par les vapeurs narcotiques dont elle a subi l'action. Alors que son méfait est découvert, il est déjà loin, volant à d'autres sinistres exploits.



L'ENTÔLAGE

L'ENTOLAGE

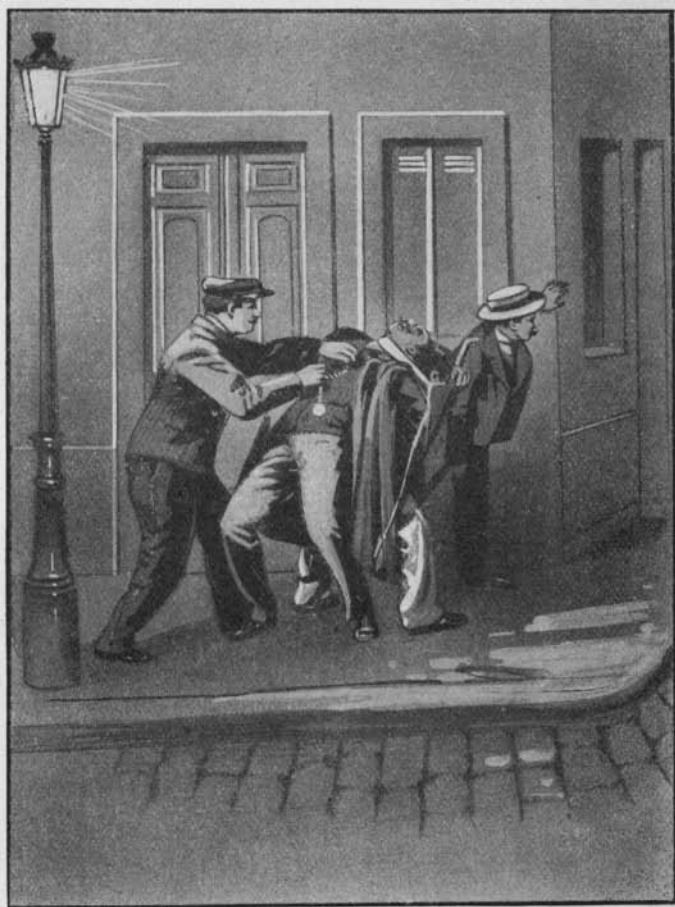
L'entolage est le vol pratiqué, par les femmes publiques, sur les clients qu'elles ont entraînés dans une chambre d'hôtel, dans une *tôte*, comme on dit en argot. La trainée des fortifs, la rôdeuse de terrains vagues se contentent de « faire le barbot » dans les poches de l'ivrogne ou du paysan lascifs, qu'elles ont fait tomber dans leurs filets. Si le volé bronche, le souteneur de la donzelle intervient, du poing, de la matraque ou du couteau.

Mais la véritable entôleuse procède plus adroitement et plus grandement. C'est généralement une Méridionale âpre et roublarde, Gasconne, Marseillaise, Toulousaine, qui « sait y faire » et ne s'attaque qu'au « miché » sérieux, au « vieux passionné » cossu. Ce genre d'entolage se pratique à deux, et quelquefois trois complices : la *leveuse* est l'hétaïre qui « lève le miché » et l'entraîne dans un hôtel des plus hospitaliers ; le complice, homme ou femme, « descendra en fouilles », c'est-à-dire se livrera à l'exploration des poches de la victime au moment opportun.

La *leveuse* s'en prend, le plus souvent, à un client déjà ému, et le pousse à boire pour le « mûrir ». Parfois, elle profite de son inattention pour laisser tomber dans son verre quelques gouttes d'un narcotique.

Elle profite de sa somnolence pour lui « tirer » son portemonnaie ou son portefeuille, et pour le laisser dormir en paix, pauvre comme Job, dans le bouge où il l'a suivi. Dans le cas où l'entolage se fait de complicité, la complice, dissimulée dans un cabinet contigu ou derrière des tentures, guette le moment psychologique où l'homme repose dans les bras de sa *Dulcinée* de rencontre, se glisse jusqu'au meuble où il a déposé ses vêtements, les *razzie*, et le coup fait, se retire en quelque coin où le lendemain, sa partenaire, après avoir « adroitement plaqué le pante », ira la rejoindre pour partager le butin.

La plupart du temps, le tenancier du bouge est de mêche dans l'affaire ; il n'ignore pas ce que font ses clientes et a sa part, lui aussi, du produit de leurs méfaits.



LE COUP DU PÈRE FRANÇOIS

LES DÉGRINGOLEURS DE PANTES

« Dégringoler un pante », c'est terrasser un individu pour le dévaliser plus facilement. C'est le procédé favori des professionnels de l'attaque nocturne. Ces garnements, sinistres oiseaux de nuit, sont, le plus souvent, des souteneurs. Leur « marmite » leur sert à attirer leur victime dans quelque rue écartée, où ils la dépouillent, après l'avoir mise hors d'état de se défendre. Quand la femme n'intervient pas comme boute-en-train dans l'opération, les malandrins de cette espèce travaillent à trois ou quatre. Ce sont de véritables bandits de grand chemin, pratiquant le vol à main armée. Lorsqu'on les arrête, on les trouve porteurs d'un véritable arsenal : couteaux à cran d'arrêt ; poignards formés d'une lame de fleuret, d'un tiers-point aiguisé, stylets italiens, coup-de-poing américain, casse-têtes, assommoir en caoutchouc, os de mouton, revolvers ou rigolos. A cette dernière arme, les professionnels de l'attaque nocturne ont recours le moins possible : elle fait du bruit et attire les agents.

Leur coup classique est le *coup du père François*. On peut l'exécuter au moyen d'un foulard, d'un simple mouchoir ; mais le dernier mot de l'art est la tresse de cuir, solide, facile à dissimuler, et que deux poignées adroitement conditionnées mettent bien en main.

L'opérateur attaque sa victime par derrière, en lui lançant sa lanière par dessus la tête, de façon à la prendre sous le menton. Il la soulève de terre, en s'archoutant sur ses jarrets, après avoir fait un demi-tour sur lui-même, et en l'enlevant avec la lanière de cuir, passée sur son épaule droite. La victime, suffoquée par la strangulation et l'épouvante, reste suspendue dans l'espace sur le dos du malfaiteur. Surgissent alors les complices de celui-ci, jusque-là dissimulés dans l'ombre et qui se livrent en hâte à la fouille des poches. Puis la bande s'éclipse, laissant sur le carreau le malheureux à demi-mort, quand ils ne l'ont pas achevé en lui « plantant un lingue » entre les épaules ou en lui effondrant le crâne d'un coup de leur terrible os de mouton.

POUR ECHAPPER AUX ATTEINTES DE LA PÈGRE

Après avoir montré quelques-unes des principales manières d'opérer de la pègre, nous avons pour devoir d'indiquer les précautions élémentaires que doit prendre le public, pour n'être pas victime de ses méfaits :

Tireurs et tireuses. — Autant que possible, éviter de porter sur soi de fortes sommes d'argent. Si l'on en porte, tenir ses vêtements fermés et garder la main à proximité de la poche qui renferme les valeurs. Se tenir en garde contre les gens qui, d'un air indifférent, pressent ou bousculent à la montée des omnibus. Se garer des voyageuses qui serrent de trop près et dont les mains se dissimulent sous un manteau. Ne point se laisser enserrer dans des attroupements souvent provoqués par des complices. Si l'on retire des valeurs d'une banque, ne pas hésiter à faire le sacrifice d'une course de voiture pour rentrer chez soi.

Cambrioleurs. — Pourvoir ses portes de serrures solides et de verrous de sûreté. Ne pas garder à la maison de sommes importantes. S'assurer que les concierges font bonne garde. Ne pas hésiter à réclamer des propriétaires le remplacement des concierges qui abandonnent trop facilement leurs loges pour aller bavarder dans le voisinage. Se méfier des inconnus qui se fauflent dans la maison sous prétexte de renseignements ou pour faire l'offre de menues réparations : ce sont, très souvent, des cambrioleurs en reconnaissance.

Vol à l'Américaine. — Eviter avec soin toute conversation ou toute relation avec les inconnus qui abordent, sous un prétexte futile, les voyageurs à la descente des trains.

Grecs. — Ne pas se laisser aller à la passion du jeu. Faire d'héroïques efforts pour s'en guérir, si par malheur on en est affligé. Dans les cafés de province, se méfier des voyageurs de passage, qui s'introduisent dans la société des



joueurs locaux et poussent aux consommations capiteuses. Si l'on fréquente les villes d'eaux, se bien pénétrer de cette idée que dans les casinos se fauillent, avec une infernale habileté, des équipes de grecs, qui s'y livrent impudemment à l'exploitation des baigneurs.

Bonneteurs. — Ne jamais se laisser entraîner à lier partie avec les joueurs de bonneteau, même quand ils ont bonne apparence : ce n'est qu'une habileté de plus pour masquer leur coupable industrie. Eviter d'intervenir, aussi bien dans les parties, que dans les discussions qu'elles suscitent. Au besoin, changer de compartiment. Quant aux bonneteurs de banlieue, dédaigner de s'arrêter autour de leur installation. Avec les complices semés dans la foule, on coudoie des forbans dont il n'y a rien de bon à attendre.

Rat d'hôtel. — Surveiller ses propres allées et venues ainsi que les étrangers qui rôdent autour de la chambre qu'on occupe. N'avoir pas d'heures régulières pour occuper ou quitter sa chambre. La nuit, bien fermer ses portes, au besoin y adapter un appareil de sûreté qu'il est facile de se procurer dans le commerce. Ne pas garder de valeurs importantes ou de bijoux avec soi ; les déposer contre reçu dans le coffre-fort de l'hôtel. Se tenir en garde contre les hôtes de passage qui semblent surveiller vos allées et venues.

Entôlage. — Avoir la plus grande méfiance à l'endroit des femmes qui cherchent à emmener l'homme à deux, et le poussent à boire plus que de raison ; surveiller son propre verre de façon à éviter l'absorption des narcotiques. Si l'on cède à leur entraînement, ne pas les suivre dans le local qu'elles ont choisi. S'abstenir, si l'on est en possession de valeurs importantes.

Attaque nocturne. — Ne jamais se laisser entraîner par des inconnus dans des quartiers écartés. Si l'on doit y rentrer aux heures où les rues sont désertes, prendre une voiture. Redoubler de précautions si l'on s'est aperçu qu'on est suivi, ou qu'un groupe suspect s'est divisé en deux bandes dont l'une cherche à vous dépasser, de façon à vous bloquer entre les deux. Ne pas hésiter à s'adresser aux agents de service.

L'Administration de Police privée **Eugène VILLIOD** est la plus connue et la mieux réputée. Sa renommée est due à ses succès incontestables en tous genres d'opérations. Ces succès tiennent à la valeur et à l'activité professionnelles de ses agents; à l'habileté et à l'énergie de son Directeur, à qui ses relations mondaines donnent accès dans tous les milieux.

Dans *l'intérêt du Commerce et de l'Industrie*, l'Administration de Police privée **Eugène VILLIOD** a constitué une organisation spéciale de *documentation* et de *surveillance* pour mettre un terme à l'exploitation des *Bandes noires*. Cette création a reçu l'approbation de toutes les Chambres syndicales, commerciales et industrielles.

C'est à sa réputation d'habile détective, si bien assise par ses nombreux services, que M. **Eugène VILLIOD** doit d'avoir été choisi par le *Syndicat Général de l'Industrie Hôtelière et des Grands Hôtels* pour assurer la sauvegarde de sa clientèle.

ADMINISTRATION DE POLICE PRIVÉE

(18^e ANNÉE)

LA PREMIÈRE MAISON DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
POUR LA RAPIDITÉ ET LA SURETÉ DE SES INFORMATIONS

DIRECTEUR

EUGÈNE VILLIOD

DÉTECTIVE

Auteur des ouvrages les plus documentés sur la criminalité contemporaine

37, BOULEVARD MALESHERBES, 37

(Près de la Madeleine et de la Gare Saint-Lazare)

(DE 9 HEURES A MIDI ET DE 2 A 6 HEURES ET SUR RENDEZ-VOUS)

TÉLÉPHONES {
1^{re} ligne Central 79.85
2^e ligne Central 85.81
3^e ligne Central 85.82
4^e ligne Central 86.84

Adresse télégraphique :
DÉTECVILLE-PARIS

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX. FINANCIERS, CONFIDENTIELS
ENQUÊTES — RECHERCHES — SURVEILLANCES
pour **PARIS, PROVINCE, ÉTRANGER**
CORRESPONDANTS, AGENTS DANS TOUTES LES VILLES

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX ET FINANCIERS

Sur clients, commerçants, industriels, etc... : moralité, considération, solvabilité, etc

Sur entrep. industrielles, affaires financières; banques, conseils d'administration, direction, valeurs, état présent et à venir des affaires, émissions françaises et étrangères, etc

Confidentiels approfondis et vérifiés dans tous intérêts: judiciaires, d'affaires, mondains, intimes, de famille, etc.

Sur faits et gestes de toute personne: conduite, occupations, relations, fréquentations, etc.

ENQUÊTES DISCRÈTES ET SÉRIEUSES

Sur vie et fréquentations des jeunes gens de famille;

Sur projets de mariage: santé, conduite, honorabilité des familles, situation de fortune, dot, etc.

Sur divorces: Preuves, documents, témoins, faits, etc.; sur successions litigieuses, détournements, etc.

RECHERCHES

Dans l'intérêt des familles et du commerce: personnes disparues, domestiques ou employés infidèles;

Héritages en souffrance; Débiteurs disparus; Concurrence déloyale, contrefaçons, etc.; Protection contre les menaces et le chantage, etc.

Surveillances privées de jour et de nuit: Filatures discrètes par agents consciencieux, actifs et expérimentés, rapp'rts journaliers fournis au client. — Surveillances de protection pour mariages. — Service spécial de surveillances et filatures pour villégiatures, bains de mer, stations balnéaires, etc.

L'ADMINISTRATION DE POLICE PRIVÉE EUGÈNE VILLIOD

EST LA PLUS CONNUE ET LA MIEUX ACHALANDÉE

37, BOULEVARD MALESHERBES, 37

(PARIS VIII^e) PRÈS LA MADELEINE ET LA GARE SAINT-LAZAIRE (PARIS VIII^e)

E. VILLIOD Q. I. H.

DÉTECTIVE



MARIAGES
SANTÉ
FORTUNE
PRODIGES
DIVORCES
EMPLOYÉS INFIDÈLES
VOLS
ABUS DE CONFIANCE
CONTREFAÇONS
SOLVABILITÉ

ANTÉCÉDENTS
MORALITÉ
HÉRITIERS

37, Boulevard Malesherbes

Téléphones

Central 79.85
Central 85.81
Central 85.82
Central 86.64

PARIS